

M • É • T • I • E • R  
 ANTHROPOLOGUE/SOCIOLOGUE

## Lettre d'amour à Hilaire Benoit

VIVIAN LABRIE

CHERCHEURE ASSOCIÉE AU LARESH

Le texte que nous reproduisons ici a été présenté au colloque  
*L'ethnologie des francophones en Amérique du Nord 1944-1994 :  
 bilan et perspectives* tenu à l'université Laval le 9 septembre 1994.

Québec, le 11 septembre 1994

Cher Hilaire,

Je dois dire un petit mot aujourd'hui à une table ronde sur l'ethnologie et la société et je suis bien mal prise [ : malgré tous les brouillons que j'avais commencé, je n'arrive pas à terminer mon texte. Il s'est dit tant de choses à ce colloque que j'hésite à en rajouter]. Une fois rendus au dimanche après-midi, que reste-t-il d'essentiel à partager ? En plus, je n'ai jamais vraiment su si le mot ethnologue s'appliquait à mon cas. [J'aimais bien le mot folkloriste mais il n'est plus à la mode.] Quant à la société, je suis tellement plongée dedans en ce moment que je me demande si je peux dire une seule parole sensée à ce sujet.

La seule chose dont je suis sûre, c'est que je vous ai rencontrés, toi, Dina, Honoré, Alvina, Sandy, Ephrem, Léandre et les autres et que cette rencontre explique une grande part de ce qui s'est passé dans ma vie professionnelle depuis.

En rentrant tout à l'heure, c'était à vous que je pensais. Je me disais que vous étiez intimement liés à l'événement que nous vivons cette fin de semaine. Toi surtout, que j'ai tant tanné pour que tu me contes des contes et que tu m'expliques comment tu faisais pour les apprendre et t'en rappeler ! Alors j'ai eu envie de t'écrire. [J'ai pensé que ce que je n'arrivais pas à dire directement, je pourrais te le dire à toi, qui appartiens désormais au grand mystère de l'univers, un peu comme dans certains contes, la belle parle au tuyau de poêle, ce qui permet au prince à l'étage de l'entendre. Comme tu sais, le téléphone et les haut-

parleurs n'ont pas attendu la technologie pour exister dans les contes !]

Vois-tu, on fête en fin de semaine les cinquante ans des Archives de folklore de l'université Laval. [Je trouve cet anniversaire émouvant entre autres parce qu'il marque l'admission officielle du savoir populaire dans le cercle des connaissances à étudier malgré les idées reçues de certains gens de robe à propos du rang social de la bouse de vache ou de la crotte de mouton (les versions de Conrad et de Jean varient sur ce point).] Personnellement toutefois, c'est un autre anniversaire que je célèbre.

Il y aura vingt ans en novembre nous nous présentions chez vous<sup>1</sup>. Nous avions une bonne référence : « Bonjour ! Nous venons de l'université Laval, nous sommes des étudiants de Luc Lacourcière et de Roger Matton, et nous aimerions savoir ce qui est arrivé des chansons que chantait Ben Benoit. Quelqu'un dans la famille les sait-il encore ? Et les contes ? » C'est drôle, ce faisant, nous reprenions de part et d'autres le lien Laval/Acadie là où nos prédécesseurs l'avaient laissé, sous l'oeil amusé de Dina presque centenaire, qui voyait arriver une deuxième génération d'enquêteurs dans sa maison. Vous nous avez tout de suite ouvert vos portes et vos coeurs en demandant des nouvelles du grand Luc. Et moi j'ai été peu à peu prise de désir pour le grand conteur que tout ton entourage nous annonçait et qui s'était défilé du temps de ton père et du grand Luc. [Peut-être que ce n'était pas alors encore à ton tour, mais cette fois, tu te faisais plus vieux, tu ne contais pour ainsi dire plus activement.] Je pense que toi et moi, on a su que le temps de la transmission était venu et que c'était

devant un micro que ça se ferait. Tu t'es bien fait prier. Puis tu as commencé par le conte de *Petit pas*, et peu à peu, d'année en année, tu nous a conté tous les contes que tu savais, ceux du vieux Peter, ceux que tu avais appris dans le bois, ou en lisant les *Mille et une nuits*, sans oublier les romans appris dans des livres comme le *Médecin des pauvres* dont tu m'as donné copie parce que tu le savais par coeur. [Je me rappellerai toujours aussi du soir où nous sommes partis de chez vous après avoir entendu *Le sabre de lumière et de vertu de sagesse*. C'était une nuit d'aurores boréales, de marionnettes, et on aurait dit que le sabre dansait dans le ciel !]

Un jour je t'ai apporté une copie de ma thèse. Nous l'avons feuilletée ensemble et je t'ai expliqué ce qu'il y avait dedans. Je ne sais pas si tu l'as lue en entier mais tu l'as montrée au curé. Tu étais fier. [Tu avais été tellement patient avec moi, te pliant à tous mes caprices, qu'il s'agisse de décrire les images qui te venaient à l'esprit, comme la Mort d'État qui arrive sur son bateau à six rames qui rament tout seul, et que j'avais essayé de dessiner, tu te rappelles ?, ou d'inventer un conte à partir d'une demi-douzaine d'images. Tu l'avais intitulé *Le conte du jardin noir*.]

La thèse a été bien peu de choses toutefois comparée à ta joie de rencontrer Gabrielle, notre petite fille, que nous t'avons présentée alors qu'elle avait deux mois. Vous tous d'ailleurs l'avez accueillie comme une petite princesse. Honoré lui a composé une chanson. Ensuite un autre étudiant est venu, Francis, pour comparer ta version du *Médecin des pauvres* à celle de Montépin. [Quand je suis revenue de Saint-Claude, cette ville du Jura dont il est question dans le *Médecin des pauvres* et que tu disais connaître par coeur sans l'avoir jamais vue, toi et moi, nous avons feuilleté la carte de la région et tu en parcourais l'espace avec tes doigts de connaisseur pendant que je me disais que c'était là une merveille qu'un pêcheur aca-

dien ait tant fréquenté un livre sans quitter sa maison qu'une fenêtre se soit ainsi ouverte dans son esprit jusqu'à rendre réel un petit coin de France.] Puis ces plaies que les médecins tentaient de soigner ont commencé à gruger ton visage. Quand je suis venue te voir cette fois-là, tu parlais difficilement et je souffrais de voir que toi, le conteur, tu mourais lentement par la bouche. [Cette fois-là, tu as réclamé d'avoir sous les yeux l'édition des *Mille et une nuits* dont je t'avais déjà fait cadeau.] Tu es mort peu de temps après et ta famille m'a appelée. J'ai pris le train et je t'ai pleuré comme on pleure un maître.

Aujourd'hui, vingt ans plus tard, je me demande : à qui ces contes recueillis de toi, d'Honoré, de Sandy ont-ils servi ? Vous étiez des gens pauvres qui n'avaient les moyens que de cette sorte de beauté âpre qui s'accroche dans les filets de la mémoire humaine à coup d'attention et de disponibilité. Que sont vos contes devenus ?

Je pourrais bien te dire que, comme nous te l'expliquions à chaque visite, nous avons bien pris soin de les déposer aux Archives. Les traces de vos voix restent bien vivantes parmi leurs semblables, conservées précieusement sur les bobines aux Archives de folklore. Toute personne qui le désire peut y avoir accès, de même qu'aux transcriptions et à des données de catalogage qui permettent de relier une version à ses semblables dans le monde indo-européen. [Ces objets précieux qui nous ont été légués reposent en paix dans des voûtes de sécurité qui n'ont rien à envier à celles des banques. En plus ils demeurent à la portée.] Je dirais que nous avons accompli la mission de conservation.

Ensuite, Hilaire, il faut que tu saches que je n'ai jamais cessé depuis de recourir à vos contes pour mieux comprendre la vie. Il m'aura fallu quelques années de plus pour réaliser que c'était en tant que théories transportées de vos mémoires à la mienne qu'ils s'imposaient à moi et que c'était auprès de vous que j'avais acquis ma véritable formation universitaire. À chaque fois que j'ai entrepris des recherches ensuite que ce soit sur la lecture, sur la bureaucratie et les formulaires, sur la dynamique des passages, c'est l'univers des contes et de votre relation aux contes qui m'a fourni l'éclairage nécessaire pour entrer en dialogue avec la réalité ou pour jeter des ponts avec d'autres disciplines. Je ne sais plus combien de fois j'ai fait référence au conte de *Bonnet Vert*, *Bonnet Rouge* ! [Je m'en suis même servi pour expliquer les différences de rapport à l'univers bureaucratique de personnes assistées

sociales et de fonctionnaires de l'aide sociale !] Ce faisant, je dirais que j'ai tâché de remplir, excuse le grand mot, ma mission épistémologique comme chercheuse, en rendant justice à la valeur de ce que vous saviez.

Puis un jour j'ai manqué de fonds et j'ai commencé à alterner ou même mélanger recherche et action communautaire. Entre autres je suis arrivée dans le monde de l'alphabétisation. Un monde où ne pas savoir lire est considéré comme un handicap. Quand j'avais fait la thèse, j'avais vu des statistiques qui disaient qu'au début du siècle, Gloucester, le comté du Nouveau-Brunswick où la plupart d'entre vous résidiez, avait été un des comtés les plus analphabètes du pays après les comtés autochtones et métis. J'avais trouvé intéressant que le vide de savoir lire et écrire coïncide avec la richesse d'une région en traditions orales. Mais là, tout à coup, c'était la statistique elle-même qui était devenue l'enjeu du débat : on ne regardait plus autour d'elle, c'était elle qu'il fallait changer.

Quand j'ai compris ça, j'ai eu un choc : j'ai pensé tout à coup qu'Alvina, que tu connais, et qui nous a chanté au moins cinq cent chansons, ne savait pas lire. Dans mon nouveau monde de référence alphabétisateur, elle qui n'a pas été seulement une informatrice, mais aussi une formatrice privilégiée, serait étiquetée analphabète et considérée comme une personne en besoin de formation. Se peut-il, Hilaire, que dans une même société, des critères de contexte et de circonstances différents fassent qu'on puisse considérer une même personne à la fois comme un trésor national du point de vue du patrimoine vivant et comme une personne exclue du train de la culture standard ? Et puis quelle est notre place à nous, qui apercevons l'endroit et l'envers du tricot, au milieu de ces tensions au niveau de l'identité culturelle ?

En ce moment, ces tensions, je les vis dans mon quartier. J'habite Saint-Sauveur au centre de Québec. Vois-tu les quartiers centraux de Québec affichent complet à toutes les statistiques socio-économiques défavorables : pauvreté, chômage, vieillissement, maladie, sous-scolarisation, espérance de vie réduite, monoparentalité. [Ces quartiers populaires de Québec, par l'effet d'un phénomène de trou de beigne ont perdu peu à peu leurs forces vives, leurs moyens de développement, leurs richesses au profit des banlieues avoisinantes.] Je préside en ce moment un organisme qui a pour mandat de relancer l'économie et l'emploi dans ces quartiers, ce qui, au-delà de la création et du maintien de

l'emploi, inclut de retenir la population résidente et d'attirer de nouvelles familles. Est-il possible d'aller autant à contre-courant ? On nous dit que dès que les résidents vont améliorer leurs conditions économiques, ils vont vouloir quitter le quartier, et que par ailleurs, il n'y a rien pour attirer des familles en plein cœur de la ville : ces quartiers sont supposément laids, peu sécurisés, sans espaces verts ni maisons seules, et leurs écoles ferment !

En tant que résidente, à chaque fois que j'entends une remarque désobligeante sur mon quartier j'en suis secrètement blessée. En tant que présidente de cet organisme, je vois là un défi. En tant que chercheuse, je me pose une question : comment se fait-il qu'il en soit ainsi ?

Je ne sais pas comment dire ça autrement, mais je sens que nous avons ici un problème de fierté. La culture populaire est difficilement fière d'elle parce qu'on parle tellement d'elle défavorablement. Cela touche toute la vie à partir de la langue, des savoirs, des arts, de l'architecture. Dans la vraie vie, nous avons appris, et curieusement c'est l'envers du travers de l'esthétisme en folklore, que ce qui était populaire était laid et dans une certaine mesure mal, comme dans « je parle mal ». [Vous vous excusiez dans les années soixante-dix de parler mal devant des Québécois, comme il arrive à des Québécois de s'excuser de parler mal devant des Français. Bref à chaque fois que nous remontons le chemin des excuses, nous remontons les échelons de l'échelle du prestige.]

Là où je veux en venir, c'est que pour nous, dans notre profession, le savoir populaire, les gens qui l'élaborent et le transmettent, et l'environnement dans lequel ils vivent, tout cela a du prestige à nos yeux. Simone me parlait hier des gens rencontrés dans mon quartier dans le cadre du projet de recherche en ethnologie urbaine à Laval. Il y avait des étoiles dans ses yeux !

Je pense de plus en plus qu'un des défis de la profession face à la société actuelle en est un de transmission de la fierté. Nous saurons que nous n'aurons pas thésaurisé, disons emprunté et construit nos carrières sur le savoir populaire, le jour où nous pourrons dire qu'à la suite de notre passage, des gens, une communauté, ceux-là avec qui nous avons travaillé ou d'autres, auront acquis une certaine fierté à savoir ce qu'ils savent, à être qui ils sont et à vivre où ils sont. Disons-le autrement, notre métier implique des dons de savoir. Un informateur donne à l'ethnologue son savoir. Dans cette économie, il faut un retour, sinon nous prenons et nous prenons. Que